

# Le libertaire

HEBDOMADAIRE

## ABONNEMENTS

Pour la France :	Pour l'Etranger :
Un an. . . . . 8 fr.	Un an. . . . . 10 fr.
Six mois. . . . 4 fr.	Six mois. . . . 5 fr.

Rédaction & Administration : 69, b<sup>d</sup> de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à cha que époque.

## La Paix est signée... Mais la Guerre... n'est point terminée

La paix est signée ! nous dit-on, est-ce à dire que nous pouvons espérer que la guerre, l'horrible chose qui coula tant de sang, tant de peines, tant de ruines, sera à tout jamais bannie de notre planète ?

Est-ce donc, maintenant que les plénipotentiaires vont apposer leur signature au bas du traité de paix, la réconciliation enfin venue entre les peuples ennemis d'hier, le règne de raison chassant celui de la folie, la pire de toutes... la folie sanguinaire, l'âge de la concorde, de l'amour succédant à celui de la haine ? Démontant ainsi, indubitablement, la marche incessante du progrès, de l'évolution humaine ; comme en des temps déjà fort reculés, l'âge du fer avait succédé à l'âge de la pierre.

Est-ce enfin la félicité, la joie, l'espérance venues et promettant aux humains plus de bonheur, une vie plus saine, meilleure, moins semée d'embûches et plus charitable aux petits et aux humbles ?

Hélas ! non, ce n'est rien de tout cela... Le traité de paix ne changera rien, ou si peu, des rapports entre les hommes ; et si la paix est signée... la guerre, l'horrible chose, n'est point terminée.

Cinq ans de massacre, quinze millions de morts, des mutilés par nombre infini, des dizaines de milliards de ruines, des centaines de milliards de dépenses, n'ont pas suffi à assouvir les haines, à calmer les ambitions des dirigeants, les appétits des capitalistes. On rêve encore de plus grandes exterminations.

Quels seront demain les nouveaux belligérants, les nouveaux adversaires, si passivement tu continues à subir ton sort et à laisser faire les maîtres... *Peuple !* Les paris sont ouverts, qui mise sur le ou les futurs gagnants ?

Quant à nous, d'ores et déjà, nous nous sommes perdus de vue... si tu laisses faire, *Peuple !* — car ce sera encore toi, comme aujourd'hui, l'éternel dupé, l'éternelle victime. Toi, le peuple innombrable, le peuple d'ici et d'ailleurs, la masse, la force par conséquent lorsque tu le voudras, lorsque tu comprendras, à l'instar de tes frères de Russie.

La paix est signée... mais la guerre dure toujours !

La-bas, à l'Orient, des hommes, nos frères, luttant pour l'instauration d'une nouvelle humanité, où chacun aura meilleure part, plus large place, sont aux prises avec les bandes mercenaires payées par les Alliés. Dans l'Eurone Centrale, dans la Pologne, « enfin libre et reconstruite », l'assassinat des Juifs, les programmes, tout regretter le régime odieux du czarisme (« Nos vaillants poilus » n'ont-ils pas lutté pour la liberté, la civilisation ?... On s'en aperçoit). Dans les Balkans, l'incendie n'est point éteint, dure et menace de s'étendre encore plus. La *Révolution hongroise* est menacée. Au nom des peuples à disposer d'eux-mêmes, Vienne sera demain occupée militairement.

Et c'est cela la paix ! Vraiment on joue par trop avec des mots qui n'ont à l'heure présente aucune signification.

Et si la paix est signée, en tout cas ce n'est pas la paix sociale, puisque partout la révolte gronde, jetant là-bas les autocraties à bas, menaçant ici les démocraties qui ne valent pas mieux. La paix est signée... allons donc ! Parler les conflits entre le capital et le travail n'ont jamais été aussi nombreux, à l'état aussi aigu. La misère des uns résultant des charges de la guerre, la richesse, le superflu des autres résultant des privilèges, augmentés encore des bénéfices de guerre (pour ceux-là la guerre a payé largement, ils n'attendent pas sur la part du poilu) ont créé cette situation troublée ; situation qui ne pourra se résoudre par des palliatifs, par des réformes, mais seulement par une transformation profonde, radicale des rapports de maîtres à esclaves, de gouvernements à gouvernés.

La paix est signée, mais « l'état de siège », « la censure », ne sont point encore abolis, preuve que « l'état de guer-

re » dure encore chez nous. Mais l'on attend toujours l'amnistie, la *démobilisation*. Et Cottin, qui, à l'exemple d'un Fritz Adler, s'était essayé à abattre un des responsables, crève à petit feu à la prison de Fresnes.

Non... la guerre n'est point terminée ! puisqu'on ne libère pas encore les prisonniers de guerre, tous les prisonniers de guerre.

Et puisque c'est l'heure, pour d'aucuns, de rappeler leur état de service nous qui ne défilons pas en vainqueurs sous l'Arc de Triomphe, nous voulons rappeler aussi qu'aux heures les plus sombres, où l'on doutait de tout et de tous — Taisez-vous. Méfiez-vous — les anarchistes, dans ce pays, et ailleurs, ont su faire œuvre *antiguerriste* et *internationaliste*.

Le *Libertaire*, pour sa part, en la personne de ses gérants et collaborateurs, fut en butte à la répression du pouvoir, sans que personne alors s'indigne et prenne parti pour nous. Ce dont il est vrai, nous nous soucions peu, ayant conscience d'accomplir notre devoir, rien que notre devoir.

1914 et 1915, perquisitions, 1916, poursuites, condamnations : 3 ans et demi de prison, 1917, poursuites et condamnations : 12 ans de prison, sans compter le procès Lecoin, 5 ans. Bilan dont nous sommes fiers : 3 + 12 + 5 = 20 !.

Et si certains de nos camarades ont quitté, leur peine épuisée, les geôles républicaines, il y en a d'autres qui purgent encore de longs emprisonnements. A Clairvaux : Barbé et Ruff, A. Albertville, au pénitencier militaire, notre courageux ami Lecoin. A Clairvaux sont encore d'autres camarades condamnés pour leur action pacifiste : Ferris, Mayoux, Deruick. Et ailleurs, combien sont-ils les « défilistes » durement condamnés pour avoir élevé la voix contre le massacre ?

Ce sera notre honneur à nous, libertaires, ce sera l'honneur des anarchistes d'avoir été presque tous unanimes à protester contre la guerre et d'avoir encouru de ce fait la répression des gouvernants.

Il nous reste donc à libérer toutes les victimes, à quel que titre que ce soit, des répressions gouvernementales. Et si la paix est signée... elle peut l'être, peut-être, entre les gouvernants, mais pas entre les gouvernants et nous.

La guerre sociale, la guerre des classes continue. Elle continuera jusqu'au jour où, bon gré, mal gré, les gouvernements privilégiés seront venus à composition. Et où, à la place de la vieille société autoritaire s'érigera la société libertaire.

«... Assurant à chacun de ses membres le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque ».

La paix, et seulement à ce moment, la paix régnera sur terre, dans une humanité régénérée par la liberté, la libre initiative et le communisme.

CONTENT.

## BIBLIOTHEQUE SOCIOLOGIQUE

Pierre KROPOTKINE

## L'ANARCHIE

SA PHILOSOPHIE

SON IDEAL

Prix : 1 fr. 30

EN VENTE à « LA LIBRAIRIE SOCIALE » 69, boulevard de Belleville, PARIS

## NOTE DE L'ADMINISTRATION

Les camarades dont l'abonnement se termine au n° 26, sont priés de bien vouloir nous envoyer leur renouvellement.

## PACIFISTE

Rétrospectif

C'est un individu suspect à la police...  
Donc, il faut enquêter sur ce qu'il pense et dit,  
Et puisqu'il veut la paix, l'amour et la justice,  
Le surveiller comme un bandit !

On va monter la garde autour de sa demeure  
Pour moucharder sa femme et les gens qu'il reçoit,  
Et les jours de chagrin, s'il arrive qu'il pleure,  
Découvrir à propos de quoi ?

Les lettres qu'il attend seront déchiffrées  
Pour voir ce qu'il suggère à la raison d'autrui,  
Et l'on falsifiera le sens de ses idées  
Pour les retourner contre lui.

On accumulera les pires calomnies,  
On prêtera l'oreille à mille absurdités,  
Et sans plus de mystère et de cérémonies  
On en fera des « vérités »...

On jettera l'insulte au cœur de sa détresse,  
En disant qu'il émerge aux fonds de l'étranger,  
Et que c'est bien la faute aux gens de son espèce  
Si la patrie est en danger.

On lui fera sentir comment la guerre assomme  
Les droits les plus sacrés du pauvre citoyen...  
Et cet homme expiera le crime d'être un homme  
Quand la consigne est d'être un chien !

Eugène BIZEAU.

## « J'attends que mon député me renseigne »

L'Humanité en a de bien bonnes. Ses correspondants surtout sont ineffables : « Si Homo n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Et Raoul Evrard dont il fait la pige au matin. N'affirmait pas, l'autre jour, à la suite de l'entrave, avec le ministre, des délégués mineurs, que le travail reprendrait dès le lendemain dans la mine ? Il en était sûr. Mais ces cochons de grévistes l'ont fait mentir.

Aujourd'hui, il a fait mieux. Lisez plutôt ce que je découpe dans sa dépêche du 12 juin : « Que pensez-vous des huit heures votées par la Chambre ? » ai-je demandé à un gréviste de Béthune.

« J'ATTENDS QUE LE CITOYEN CADOT, MON DEPUTE, ME RENSEIGNE », me répondit-il.

O candeur électorale ! Le manant jadis s'en remettait au soin de toutes choses à la Providence. L'électeur, le syndicat conscient, le gréviste de Béthune, s'en remet pour tout à son député.

« Que votre volonté soit faite », dit le chrétien à son dieu.

« Que votre pensée soit la mienne », s'écrit le gréviste de Béthune. Car il se défend même de penser sans Cadot.

Le suffrage universel a fait progresser l'esprit humain...

C'est égal, ce gréviste de Béthune, s'il existe, et je n'oserais en douter — seulement à l'ignorance son nom, sa naissance — ce gréviste de Béthune m'a tout l'air d'un joyeux faiseur.

Serait-il le seul à ignorer en France que c'est chose cruelle de demander à un député un avis sérieusement motivé sur une question intéressant le travail ? Voyons, gréviste mon ami, « il ne faut faire aux députés nul le plaisir, même légitime ».

Si tu étais Norvann, gréviste de Béthune, tu eusses pu répondre à Raoul Evrard, ce citoyen-pétiote :

« J'attends, pour en penser quelque chose, de les voir à l'usage, les huit heures. »

Si tu étais patriote comme Merheim, tu aurais dit : « J'attends avec angoisse, de savoir si la production n'en souffrira pas. »

Mais tu n'es point Normand, ni Merheim. Tu es, dit-on, mort-né, « une fleur du poirier poussé sur le fumier de la République troisième », autrement dit un électeur.

Par ta réponse, pauvre homme, tu as bien mérité de cette République toi aussi, et ton nom devrait être gravé en lettres d'or dans toutes les mairies de France : car, si Cle-

menton a sauvé la patrie, tu sages jour-nellement, par ton innocence, le régime parlementaire, lequel contient le régime capitaliste, la patrie des riches.

Hélas ! Victor Hugo, après tant d'autres, célébra jadis en termes immortels, la République. Avec bien d'autres, il souffrit l'exil, et des légions d'autres moururent, ô gréviste de Béthune, pour que tu puisses dire aujourd'hui, à qui te demande ta pensée :

« J'attends que mon député me renseigne ».

Hugo immensel la figure de ton Quasimodo, c'est l'esprit du bon électeur.

Je veux faire, un soir où le cerceau se joue, comme un corps jeune, après le travail — je veux me délasser à faire un « Catechisme de l'électeur » par demandes et réponses. On y lira ceci :

D. — Que penses-tu du travail ?

R. — J'attends que mon député me renseigne.

D. — Que penses-tu de l'impôt sur les salaires ?

R. — J'attends que mon député me renseigne.

D. — Que penses-tu de l'intervention en Russie ?

R. — J'attends que mon député me renseigne.

Etc., etc., etc.

Le dernier chapitre dudit catechisme envisagera les idées générales et se terminera ainsi :

D. — Que penses-tu de la guerre ?

R. — J'attends que mon député me renseigne.

D. — Que penses-tu de l'amour ?

R. — J'attends... que mon député me renseigne.

Un autre soir, je ferai le catechisme du député, toujours par demandes et réponses. On y verra :

D. — Citoyen député, que penses-vous des huit heures votées par la Chambre ?

R. — Vous êtes bien curieux, mon ami, de vouloir connaître la pensée d'un député... j'en pense, j'en pense... ce que peuvent en penser mes électeurs.

D. — Touchant accord ! Mais pourquoi ?

R. — Dame, c'est qu'avant tout je pense... à me faire réélire !

Cercle éminemment vicieux : l'électeur ignore pense comme son député, le député intéressé pense comme son électeur. Moralité : personne qui pense, en régime parlementaire.

## La Guerre qui paye

ENTIEREMENT CENSURÉ

REILLON.

### LA SITUATION

Nous trouvons dans les « Paroles d'un Révolté » de P. Kropotkine ces pages admirables qui semblent avoir été écrites de nos jours. Nous espérons que nos camarades en feront leur profit.

Décidément nous marchons à grands pas vers la révolution, vers une commotion qui, éclatant dans un pays, va se propager comme en 1848, dans tous les pays voisins en secourant la société actuelle jusque dans ses entrailles, viendra renouveler les sources de la vie.

Pour confirmer notre idée, nous n'avons qu'à observer le tableau qui s'est déroulé sous nos yeux pendant les vingt dernières années ; nous n'avons qu'à envisager ce qui se passe autour de nous.

Nous constatons alors deux faits prédominants qui se dégagent du fond grisâtre de la toile : le réveil des peuples à côté de la faillite morale, intellectuelle et économique des classes régnautes et les efforts impuissants, agonisants des classes aisées pour empêcher ce réveil.

Où ! Les classes régnautes ont beau étouffer ces aspirations. Elles ont beau emprisonner les hommes, supprimer les écrits.

L'idée nouvelle pénètre dans les esprits, elle s'empare des cœurs, comme jadis le rêve de terre libre et riche en Orient s'empare des cœurs des serfs lorsqu'ils accouraient dans les rangs des croisés.

L'idée peut sommeiller un moment ; si on l'empêche de se produire à la surface, elle peut miner le sol ; mais ce sera pour repartir bientôt plus vigoureuse que jamais.

Et dès qu'une première tentative de mettre l'idée nouvelle en pratique aura été faite, l'idée surgira aux yeux de tous dans sa simplicité avec tous ses attraits.

Une seule tentative réussie et la conscience de leur force donnera aux peuples un élan héroïque.

Ce moment ne peut être éloigné. Tout le rapproche, la misère même, qui force le malheureux à réfléchir et jusqu'au chômage forcé, qui arrache l'homme pensant à l'enceinte étroite de l'atelier pour le lancer dans la rue, où il apprend à connaître à la fois les vices et l'impuissance des classes régnautes.

Bref, le chaos économique et à son comble.

Cependant ce chaos ne peut plus durer longtemps. Le peuple est las de subir ces crises, provoquées par la rapacité des classes régnautes ; il veut vivre en travaillant, et non pas subir des années de misère, assaillies de charité humiliante, pour deux, trois ans de travail exténuant, plus ou moins assuré quelquefois, mais toujours très mal rétribué.

Le travailleur s'aperçoit de l'incapacité des classes gouvernantes : incapacité de comprendre ses aspirations nouvelles ; incapacité de gérer l'industrie ; incapacité d'organiser la production et l'échange.

Le peuple prononcera bientôt la déchéance de la bourgeoisie. Il prendra ses affaires en ses propres mains, dès que le moment se présentera.

Ce moment ne peut pas tarder, à cause même des maux qui rongent l'industrie, et son arrivée sera accélérée par la décomposition des Etats, décomposition galopante qui s'opère de nos jours.

Pierre KROPOTKINE.

### VENDUS

Chaque fois que les ouvriers font un mouvement tendant à améliorer leur sort, le même boniment diffamatoire revient à la bouche ou sous la plume des stipendiés, de ceux que ces mouvements gênent.

Beaucoup de camarades en rient. Quelques-uns sont allés boucher le crâne, extérieurement, aux saigants, tellement abjects, qu'ils ne peuvent comprendre le geste pour sa beauté, l'idée pour les joies morales qu'elle procure.

Rire et coups de poings, encore que très compréhensibles, ne sont pas des arguments. Oh, non pas que je veuille argumenter avec les diffamateurs. Ça gent, au prix où est la chaussure, ne mérite même pas un coup de pied quelque part.

Mais ce qui m'intéresse c'est le quel-que chose qui reste de ces diffamations chez certains braves gens.

Qu'il y ait des gens à vendre et à acheter parmi les « meneurs » ouvriers, cela est possible ; de suite j'ajoute très rare. Nous sommes Métyvier, acheté par Clemenceau, alors ministre de l'Intérieur. Je n'en connais pas d'autre.

La bourgeoisie, le monde *select*, moral, etc., peut-il en dire autant ? Ce que nous avons vu pendant la guerre, les grands procès, ce que nous voyons maintenant en dit suffisamment long.

Où, il y a des vendeurs. Oui, il y a des gens prêts à se vendre, mais ils sont surtout de l'autre côté de la barricade. Vendus ! Au temps de l'affaire Dreyfus, le Père la Victoire, (n° 1) alors rédacteur à l'Aurore fut pendant 5 ans qualifié de traître, de vendu aux Juifs, aux Allemands, aux Anglais... que sais-je encore à qui ?

Et Zola, dont les restes habitent au Panthéon ! Jamais homme au monde ne fut traité plus basement !

La calomnie ne prouve rien, sinon l'absence de preuves. Et à ceux qui me disaient, ou qui me disent : Tel individu, ou tel groupe est vendu, je répondais et je réponds : cela n'a d'importance que pour eux, mais pour vous, pour moi ce qui importe c'est de savoir si ceux qui parlent ou agissent, ont raison ou tort.

L'instigateur qui m'a appris que 2 et 2 font 4 était payé pour le faire, il avait cependant raison.

L'apôtre de la religion révélée, qui paie (il y en a) de sa personne pour faire des adeptes répand l'erreur.

Quant aux journalistes leur procès n'est plus à faire, il sont des domestiques payés pour salir ou embellir ce qu'on leur dit.

Si telle action, tel mouvement, exécutés en vue d'obtention d'avantages pour ceux qui les accomplissent rendent, par ricochet, service à d'autres, ce qui n'est pas rare dans la complexité du régime que nous subissons ; doit-on ne rien faire ?

A ce compte le peuple allemand aurait eu tort de faire la révolution et de renverser le Kaiser, puisque cela faisait le jeu de l'Entente, de l'ennemi !

Et puis, en est-on si sûr, qu'une révolution est avantageuse pour les possédants d'à côté ?

Nul doute que les révolutionnaires allemands ont été qualifiés de vendus à l'Entente par leurs réactionnaires.

Toutes les réactions de tous les Etats lancèrent la même accusation contre les révolutionnaires de leur propre pays. Si cela était vrai force nous serait de conclure que le capitalisme mondial sème l'or à pleines mains pour faire surgir la révolution mondiale !

Ce n'est pas aux révolutionnaires russes, allemands, hongrois, que nos maîtres provisoires tendent la main dorée, mais aux aristocrates, aux bourgeois, aux capitalistes de ces pays, pour les aider à rétablir l'ordre, c'est-à-dire leur régime. Car comme le disait un jour le



Kaiser : « Quand la maison du voisin brûle on ne doit pas se réjouir. »  
Les classes capitalistes sont solidaires les unes des autres, par deux leurs frontières ; bonnes pour leurs troupes. Elles s'entraident par besoin de durer. Et le simple fait qu'elles ont besoin de s'entraider contre les révolutions prolétariennes, réfute l'accusation de vendues, lancée contre les révolutionnaires, lesquelles savent, d'ailleurs, que la solidarité internationale s'impose à eux autant qu'aux capitalistes.  
V. LOQUIER.

## Réflexion et Comparaison

Si nous passons en revue le mouvement anarchiste mondial nous constatons avec joie que l'idée libertaire a résisté dans toutes les parties du monde à la formidable réaction qui s'est déchaînée sur l'humanité, que partout elle s'est conservée dans toute sa netteté doctrinale et avec son incomparable force d'action malgré la pitoyable volte-face de quelques-uns de nos plus précieux théoriciens.

Mais c'est surtout dans les contrées peuplées par l'élément italien que notre mouvement s'est non seulement conservé, mais encore merveilleusement développé dans le courant de ses dernières années. En Suisse, en Argentine, aux Etats-Unis, partout où pénètre le travailleur italien, il se dessine un vigoureux courant en faveur du mouvement idéal. Le procès des bombes de Zurich a démontré jusqu'à quel point l'activité de nos camarades en Suisse inquiète la bourgeoisie de ce pays. Il en est de même aux Etats-Unis où de nombreux organes hebdomadaires en langue italienne, entre autres la *Cronaca sovversiva* de Patterson, travaillent à la diffusion de nos idées dans le pays de la ploutocratie, où elles tombent sur un terrain fertile. En Argentine, le mouvement possède une vigueur toute particulière. Grand centre de l'immigration italienne, elle a vu éclore sur son sol, à côté d'innombrables publications hebdomadaires, un organe quotidien, le seul que nous possédions jusqu'à présent, la *Vanguardia*, qui a su résister à toutes les persécutions et même aux assauts des bords nationalistes.

Cette vitalité de l'anarchisme italien à l'étranger nous fait mieux comprendre l'extraordinaire essor que notre mouvement a pris dans la péninsule même.  
A l'heure actuelle, nos amis organisés en une centaine de groupes, réunis dans une fédération anarchiste, possèdent dix journaux hebdomadaires et ils ont l'ambition de faire paraître prochainement un quotidien sous la direction de notre bon camarade Enrico Malatesta, dont qu'ils auront réunis 150.000 francs nécessaires à son lancement.

Les anarchistes italiens exercent une forte influence sur le mouvement syndical de ce pays. Actuellement, ils s'efforcent de déclencher une grève générale dans toute l'Italie pour manifester leur solidarité avec les révolutionnaires russes et hongrois.

Ce n'est pas sans un sentiment d'amertume et de tristesse que nous comparons nos efforts à ceux de nos amis d'Italie, tellement ils nous paraissent insuffisants et médiocres. Puisse cette constatation réveiller des énergies et rallier autour de notre idéal tous ceux qui se dépensent dans des œuvres d'intérêt secondaire et ceux qui, par indifférence ou lassitude ont déserté notre cause.  
DOLCINO.

## Ne riez pas

Bourgeois repus qui voyez le mouvement social par les yeux de vos journaux, lorsque passe devant vos boutiques un cortège de grévistes masqués, têtes, taches de plâtre, postérieurement ou encharbonnés, vous regardez bêtement et vous riez.

Ce rire bête donne à vos faces un air d'idiotie ne peut être que l'indice de votre étroitesse d'esprit. Vous ne comprenez pas que ce cortège pitoyable d'hommes affamés, décharnés, vieillards, enfants, manifestant leur volonté de ne plus être exploités, est le réveil des masses ouvrières. En les regardant passer ne riez pas. Ils ne vous font pas pitié, ils vous font peur.

Lorsque, sur des tribunes improvisées, de pauvres diables gesticulent en criant contre vous des imprécations, énonçant des phrases mal formées, haranguant leurs camarades d'une façon maladroite, vous écoutez curieusement et vous riez.  
Vous ne savez pas que pour réclamer sa part de bonheur, sa part de vie, pas n'est besoin d'être grand orateur et de parler correctement, et que ces paroles d'apparence incohérente sont le bégayement d'une société naissante. En les écoutant parler ne riez pas. Ils ne provoquent pas en vous la raillerie, ils provoquent la peur.

Quand par hasard vous lisez leurs affiches, leurs tracts ou leurs journaux, vous ne comprenez pas et vous riez.

Cela vous paraît impossible que le moment viendra où vous cesserez d'être des privilégiés. Cela vous paraît impossible que la grande masse prolétarienne qui sert, paie et érève cessera un jour de vous engraïsser. Vous ne voyez pas qu'ils sont l'enfance d'un état social moins oppressé et plus logique. En les lisant ne riez pas. Vous ne croyez pas comme eux en la possibilité d'une société meilleure, mais dans le fond vous avez peur.

Ne riez plus, bourgeois stupides, votre rire est hideux, il est de la couleur de vos quelques larbins fidèles, il est jaune.  
MART-CELL.

**AMIS !**  
**Abonnez-vous**  
**Faites-nous**  
**des Abonnés**

## Pour la Grève générale

Le gouvernement n'a pas mal calculé en mettant les fonctionnaires ouvriers les plus influents en sursis d'appel.

Une fois de plus, la bourgeoisie paraît sauvée, — sauvée par ceux-là mêmes qui avaient pour mission de préparer, d'organiser sa perte.

La presse ennemie a peine à cacher sa satisfaction. Elle ne craint qu'une chose : que le truc ne finisse par s'user. « Ah ! si les chefs allaient être débordés ! » (Tant va la cruche à l'eau...)

Clemenceau, voyant que les leaders dits — ô ironie des mots ! — ouvriers n'avaient pas encore perdu toute influence, consent à ne plus faire la guerre déloyale : il ordonne le retrait de la main-d'œuvre militaire.

Puisse les grèves restent corporatives, comme les manitous de la C. G. T. lui en retiennent l'assurance, et que son expédition en Russie n'est pas en cause, il s'en bat l'œil. Il pourra toujours faire comprendre aux patrons qu'il faut jeter un peu de lest.

La grève dite « politique », c'est la seule grève qui fasse peur à nos dirigeants de l'Elysée et de la C. G. T. Cette grève-là, on ne sait jamais comment elle finit...

Quelles seraient donc, actuellement, les raisons d'une grève générale politique ?

C'est que, dans les prisons militaires, innombrables sont ceux qui révoltent.

Nombreux aussi sont les militants, manuels et intellectuels, hommes et femmes, qu'on a privés de leur gagne-pain ou jetés en prison, car, dans notre société mercantile, être sincèrement idéaliste est un crime.

## CENSURÉ

En Russie, nos tyrans coalisés font mitrailler des milliers d'hommes et mourir de faim des millions de femmes et d'enfants.

Quel crime ont-ils donc commis ces êtres humains ?

Ils ont commis le crime des crimes : LE CRIME SOCIAL.

Ils ont commis le crime de vouloir, pour toutes les créatures humaines de la terre entière, — toutes sans exception, — LE BONHEUR.

« Rien que la mort n'était capable d'expliquer ce forfait ; on le leur fait bien voir. »

Mais nous, leurs frères de misère, quel est notre rôle dans ces répressions ? Nous sommes soldats, et nous gardons les prisons où se morfondent les meilleurs d'entre nous, les plus courageux ou les plus dégoûtés, déserteurs ou militants.

Nous sommes soldats, et nous allons en Russie étrangler la Révolution.

Nous sommes ouvriers, et nous façonnons les instruments de mort.

Nous sommes cheminots, et nous transportons hommes et munitions pour les expéditions réactionnaires.

Alors, qu'avons-nous à reprocher à nos gouvernants ? S'ils ont trouvé le plan, nous en sommes les exécutants et les complices.

Jusqu'au jour — prochain, espérons-le — où nous nous refuserons catégoriquement de garder les prisonniers, où nous refuserons de combattre les révolutionnaires, où nous refuserons de fabriquer canons et munitions, où nous refuserons de tirer du charbon de la mine, où nous refuserons de transporter guerriers et engins de mort.

Nous avons donné des millions de nos notes aux puissances du mal. N'allons-nous pas enfin nous réhabiliter ?

Ne sentons-nous pas que nous perdons le droit d'aimer nos compagnes et nos enfants, si, par notre travail, qui doit faire œuvre de vie, nous faisons œuvre de mort ?

Grèves, grèves partout ! Et après, si elles n'ont pour but qu'une augmentation de salaire, toujours illusoire ?

## CENSURÉ

S. CASTEU.

Les lignes qui précèdent devaient paraître la semaine dernière. Depuis, les métallurgistes, dont le mouvement était si bien parti, voyant qu'en province on exécute leur boulot, demandent à leur fédération de faire cesser le travail partout. Autant adresser cette demande au gouvernement et aux patrons eux-mêmes : le résultat n'eût pas été plus négatif. Nous blâmes qui voudra : ayant l'habitude d'appeler un chat un chat, nous appelons cela de la trahison. Et nous sommes bien tranquilles : les grévistes pensent comme nous.

Le remède à cette situation intolérable ? Décentraliser, s'organiser de bas en haut, faire en sorte que la responsabilité ne s'accumule sur les mêmes épaules, deviennent pour ainsi dire anonymes, chacun en ayant sa part.

Alors on ne lira plus, comme dans l'Humanité du 21 juin dernier, sous la signature de Dumoulin, que l'heure de la C. G. T. n'est pas venue.

Pas venue, l'heure de la C. G. T. ?

Allez donc le demander à ceux qui sont en prison et aux révolutionnaires russes et hongrois, si l'heure de la C. G. T. n'est pas venue !  
S. C.

## Echos et Glanes

### BULLETIN DU BALAI

Les radicaux en venant, ils en redemandent !  
Le groupe radical-socialiste, à chacune de ses réunions hebdomadaires, avait pour ordre d'actualité : l'intervention en Russie ? La vie chère ? L'annistie ? Le Traité de Paix ? Les grèves ou la démobilisation ? Que non ! Les élections, voyons ! Voici la seule question à l'ordre du jour, l'unique problème important de l'heure présente.

Ces messieurs précisent que les élections doivent avoir lieu le plus rapidement possible, mais, néanmoins, pas avant la démobilisation.  
Voilà qui n'est pas clair ! Démobilisation et rapidité ?  
Peu importe ! Un conseil, messieurs. N'attendez pas. Le plus tôt sera le mieux. Car si le pouvoir bien que les soldats se trompent et montent à l'assaut des urnes, non avec un bulletin de vote, mais avec un balai, manchole en avant.

Vous en voulez ! Vous en redemandez ! Vous en aurez !  
PRESSE ET CENSURE  
Encore un bienfait de la Victoire du Droit et de la Liberté.  
Le matin où les journaux annonçaient que l'Allemagne acceptait de signer la paix, l'Europe informa ses lecteurs que, pour son compte, elle supprimait la Censure et, à partir de ce jour, ne lui soumettrait plus ses morasses.

Quoi que toute platonique, cette protestation ne manquait, ni de bon sens, ni de courage, ni d'élégance. La guerre étant terminée, elle supprimait la Censure, logiquement disparaissait la Censure, logiquement pour la durée de la guerre, et dont le rôle consistait à prévenir les indiscrétions d'ordre militaire ou diplomatique.

Oui, mais... Le Pouvoir veillait. L'Europe fut avisée que si elle ne s'inclinait pas, elle serait saisie préventivement avant la sortie de l'imprimerie.

Les « conférences » n'ont pas bronché. Vite la Censure, donc ! La presse a le sort qu'elle mérite. Si la Censure n'avait existé, elle l'eût inventée.

### RELATIONS CORDIALES

Il vient d'en arriver une drôle aux citoyens Frossard et Longuet. Partis en délégation pour assister à la Conférence du Labour-Party, à Southport, les deux socialistes français se sont vu interdire l'entrée du territoire anglais par les autorités de ce pays.

C'est évidemment un abus de pouvoir et un grave manquement aux lois de l'hospitalité.

Le piquant de l'histoire ce n'est pas que Longuet soit un anglophile notoire et que Frossard soit un francophile déclaré, mais que les relations cordiales — c'est Frossard qui nous les apprend — qu'il entretenait avec Lloyd George, celui-ci, comme disait le Client sérieux de Courteline, se conduise avec lui comme un cochon.

« Tout, cher cher, cher, citoyen Longuet, la cordialité, vous devriez savoir que ça ne vous réussit pas. »

Malgré votre vieille amitié avec Clemenceau, son organe officiel, l'Action Française, vous eng... urlande copieusement.

« L'amitié sincère et solide se trouve » en bas. Celle d'« en haut » est pourrie. Rejetez-la ! »

### PAS DIFFICILES

Toujours eux. Les radicaux n'en loupent pas une. A propos de l'acceptation des conditions de paix, leur fédération a voté un ordre du jour où elle s'engage avec la victoire française le triomphe du droit et la libération des peuples opprimés.

Pour du kul... Que pensez-vous de ce droit, Russes et Hongrois ? Et vous, Egyptiens, Hindous, Irlandais et autres, êtes-vous satisfaits de votre libération ?

Le point ne pouvait mieux se terminer qu'en faisant appel aux démocrates « afin que la paix universelle soit maintenue contre les forces de violence, d'arbitraire et d'égoïsme massées à travers le monde ».

Et dire que ces bons électeurs avaleront encore celle-là !

### SOCIALISME-NATIONALISME

L'humanité dénonce, avec raison, l'œuvre néfaste de propagande imbécile accomplie par une association qui s'intitule « La Conférence au Village contre la propagande ennemie ».

Mais l'association politique et politique font un socialisme et l'ogisme diffèrent.

Et pendant que le journal du parti dénonce, des membres de ce même parti font de la réclame pour « la Conférence au Village », et au moins un élu socialiste patronne cette association de sadiques, l'ait nommé le citoyen Lebas, député de Roubaix.

### POURQUOI TE BAS-TU ?

Moi vaisseau fut pris par des corsaires nègres. Notre patron fit de grandes plaintes ; il leur demanda pourquoi ils violaient ainsi les lois des nations. Le capitaine nègre lui répondit : « Vous avez le nez long, et nous l'avons plat ; vos cheveux sont trop droits, et notre laine est frisée ; vous avez la peau de couleur de cendre, et nous de couleur d'ébène ; par conséquent, nous devons, par les lois sacrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée, comme des bêtes de somme, pour nous faire travailler à je ne sais quel emploi aussi pénible que ridicule ; vous nous faites fouiller à coups de nerf de bœuf dans des montagnes, pour en tirer une espèce de terre jaune qui par elle-même n'est bonne à rien, et qui ne vaut pas, à beaucoup près, un bon dionon d'Egypte ; aussi quand nous vous rencontrons, et que nous sommes les plus forts, nous vous faisons

labourer nos champs ou nous nous coupons le nez et les oreilles. »  
Voltaire (Contes).

MILITARISME  
Si mes soldats se mettent à penser, aucun d'eux ne restera dans les rangs.  
Frédéric le Grand.

RELIGION  
Le christianisme a trop confondu la chasteté avec la pureté. La vraie pureté est celle de l'amour... Un cancan ou un séminariste peut n'avoir rien de chaste ; le sourire d'une fiancée à son amant peut être infiniment plus virginal que celui d'une nonne.  
Marc Guyau.

LE GLANER.

### BILLET DE LA GLEBE

Je disais dans mon dernier billet que nous ne pouvons rien faire sans les travailleurs de la terre.

Il ne faut pas en vouloir au paysan s'il ne comprend rien au mouvement social, s'il est contre toutes les améliorations en faveur des producteurs. En ce moment il n'est pas loin de traiter les ouvriers des villes de faibles parce que ceux-ci viennent d'obtenir l'application de la journée de 8 heures avec des salaires plus élevés encore.

Je le crois bien décidé à hausser encore les prix de ses produits pensant prendre ainsi sa revanche sur les ouvriers des cités.

Et il y est aidé cette année par une grande sécheresse qui brûle tout. En effet nous avions une belle venue pour les blés ; les avoines et les orges promettaient, les herbes avaient une belle allure. Tout cela est fortement compromis à l'heure qu'il est : nous sommes à nous demander quelle nourriture pourra être donnée aux bovins ainsi qu'aux chevaux, et où l'on ira chercher de la linéine.

La situation est très grave. Les pommes de terre, les haricots ont tellement souffert, qu'il n'est plus possible d'espérer faire une récolte même moyenne, peu de betteraves réussies, en un mot peu d'espoir de pouvoir se nourrir ainsi que les bêtes. Camarades de la ville préparez donc vos bourses si vous voulez vivre cette année.

Mais je reviens à mon idée première : le félicisme. Nos bons curés multiplient prières et messes pour demander à leur Dieu de leur envoyer de l'eau ; s'il ne pleut pas, ils sauront très bien se tirer d'affaire et diront à leurs fidèles que c'est une nouvelle punition du Ciel, et s'il vient à pleuvoir quel succès pour ces gens. Combien ils sauront tirer parti de ce résultat, les pauvres cerceaux seront bourrés, et nos ennemis n'en seront que plus fiers.

Quoi faire à cela, quelle propagande employer, le paysan ne lit pas ou peu, la lecture du petit abrégé ou son confite le Petit Journal leur suffit. Essayons de diffuser une brochure ? encore faudrait-il qu'elle soit à la portée de leurs méninges et qu'ils comprennent :

« Leur cause ? En ce moment rien à faire tous sont aux travaux des champs et il y en a plus qu'il est possible d'en faire, la main-d'œuvre manquant plus que jamais, ils fréquentent rarement le bistrot, et il ne faut pas s'en plaindre, mais où les toucher, où leur causer comment essayer de transformer leur mentalité ? »

Je ne m'exagère pas les difficultés, mais c'est pour faire entrevoir que le paysan d'aujourd'hui est réfractaire aux idées saines à la vérité, est très difficile à séduire, et que les jeunes générations seules pourraient recevoir une éducation pratique, qui ouvrirait leur esprit afin de pouvoir leur permettre de s'assimiler toutes les questions qui doivent les intéresser.

C'est donc à l'Institutrice, à l'Institutrice qu'il nous faut demander d'aller de l'avant et de bien pétrir ces jeunes cerceaux afin qu'ils puissent enfin se dégager du vieux moût.

### PROFANE

Il nous faut aujourd'hui répondre aux appels lancés par nos frères en révolution. Ils nous demandent notre aide, apportons-leur avant qu'il ne soit trop tard. La gravité de l'heure ne permet pas la discussion sur l'opportunité ou la valeur du bolchevisme ; nous avons à choisir, ou être avec ceux qui se révoltent contre l'oppression capitaliste ou être contre eux.

Les organismes centraux de la classe ouvrière dans des ordres du jour rendus publics, ont approuvé et se sont solidarisés avec les marins de la mer Noire qui ont refusé de servir plus longtemps les intérêts contre-révolutionnaires.

Les hommes politiques qui dirigent le parti (S. F. I. O.) ont interpellé le gouvernement sur ces incidents, ils ont de grands discours, furent engueulés copieusement par les dévotés, et puis... la comédie continuant l'on vota et tout rentra dans l'ordre.

Que valent ces manifestations platoniques, cette phraséologie à caractère éternel. La France républicaine plus que jamais assoiffée de justice, dispensatrice du droit, et, représentante officielle de la civilisation, n'en expédie pas moins en Russie les soldats de l'ordre.

Les politiciens approuvent ce crime et des socialistes comme Thomas, Varenne et autres compères mélangent leur pipi ca démocratique pour essayer d'entretenir ce foyer révolutionnaire qui menaçait de prendre de trop grandes proportions, et cela malgré les apparences.

La flotte anglaise croise dans la Baltique et bombarde toute la côte. Les armées de cette libre Angleterre sont aux ordres de Koltchak. L'Amérique de Wilson, des trusts et des formules humanitaires, fournit, en plus des troupes, les armes et le matériel indispensable aux armées de l'Entente pour faire comprendre à la Russie révolutionnaire qu'elle n'a pas à prendre au sérieux, cette formule « wilsonienne » de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes.

L'Italie elle aussi veut sa part de lauriers dans la monstrueuse agression, et ses canons crachent la mitraille pour essayer de sauver l'ordre capitaliste.

Les profiteurs de la bêtise, de l'ignorance et de la lâcheté du peuple, se groupent de plus en plus fortement ; tous ces faiseurs de guerres, hyènes, fauves de la violence, ont déjà fait face au danger. Tournez vers l'Est ils mettent tout en œuvre pour éviter que ce bon peuple de France cesse d'aimer sa situation d'esclave démocratique.

La contre-révolution en Russie s'appuie depuis longtemps déjà sur les forces de l'Entente organisée politiquement et militairement. Au blocus déclaré dès les premiers jours contre la révolution bolcheviste, et qui a causé une famine telle que des centaines de mille de femmes et d'enfants crèvent de faim, est venu s'ajouter tout un plan de sabotage des transports ferrés.

Dès le mois de mai 1918 le consulat français à Moscou exécuta ce plan avec la complicité d'hommes de confiance, qui, munis de faux-conduits, le consulat voyageaient à travers la Russie, étaient chargés de mettre la poudre éternelle dans les mouvements des locomotives. Les représentants officiels de la France du Droit neurent être fiers de leur œuvre criminelle.

Cette besogne ne donnait pas les résultats attendus, le triumvirat, Clemenceau, Lloyd George, Orlando, et, dans la coulisse le pacifique Wilson (Voilez-vous la face, ô naïfs wilsoniens) établirent le programme de l'intervention armée et, notre gouvernement fut chargé de conduire la danse.

Les masques sont tombés, la malhonnêteté de notre gouvernement est évidente, il n'est plus permis aujourd'hui à qui se réclame d'un idéal de transformation sociale, de prêcher encore la participation aux rouages de ce gouvernement. Tous les pièges tendus à la masse des travailleurs par les représentants du crime et du banditisme international sont maintenant exécutés. Songez à ce que serait cette victoire de la bourgeoisie. Ayant vaincu le prolétariat émané de son joug, il lui serait facile de maintenir sous son autorité, ceux qui, par lâcheté ou faiblesse, se seraient faits les complices du crime de cette bourgeoisie.

Quelle joie pour le capitalisme international. Cette victoire était la consécration ultime de sa puissance. L'armée, l'Eglise et l'Etat sortiraient de là, grandis, plus forts que jamais. Les marchands du commerce, de l'industrie et de la banque seraient les maîtres du Monde et le patronat pourrait à son aise... jusqu'au bout, imposer des accords, des contrats, à la classe ouvrière organisée économiquement.

Les liges et sous-ligues, alors, s'en mettraient d'avantage, « ce qui n'est pas peu dire », la guéule ouverte, les babines écumantes, ils pourraient, avec la complicité de tous les soumis, les sans-scrupules de la politique et du palais bourgeois intensifier leur action répressive.

La bourgeoisie affolée fait fièche de guerre !

Le pauvre payera

1.200.000 francs de taxe sur les denrées de première nécessité, voilà ce qu'ont voté les tristes représentants d'un pays, élus du suffrage universel. Il y a là de quoi payer le diable des intérêts de la formidable dette.

En bien ! petits députés et petits ministres, comment comptez-vous trouver les autres dixièmes de l'intérêt et le capital ?

Et vous ne vous étonnez pas que le peuple ouvrier ne se soit pas cabré devant l'audace que vous avez de lui imposer le paiement des sommes gagnées à l'Etat par la finance, la métallurgie et le mercantilisme, sur le marché honneur de cinq années de guerre !

Vous avez eu à cœur d'exonérer le capital parce que c'est vous et vos amis qui le possédez ; mais prenez garde ! La classe ouvrière, facile à dupier et à conduire quand elle ne comprend pas, comprendra quand vous l'aurez affamée, et malheur aux aveugles.

Ah ! vous connaissez, comme nous, la mentalité de l'ouvrier qui fait hardiment la grève pour du pain, mais condamne si facilement la grève du camarade d'à côté quand il n'est pas lui-même intéressé.

Parlementaires discordants, ministres maladroits, malgré votre science, nous ouvriers sans savoir et sans expérience même, mais animés d'un idéal de justice, nous aimons vous voir travailler ainsi. Faites payer toujours la classe ouvrière, opprimez-la toujours, c'est la meilleure façon de lui apprendre à lever la tête et à ériger sa

PROFANE

Le pauvre payera

1.200.000 francs de taxe sur les denrées de première nécessité, voilà ce qu'ont voté les tristes représentants d'un pays, élus du suffrage universel. Il y a là de quoi payer le diable des intérêts de la formidable dette.

En bien ! petits députés et petits ministres, comment comptez-vous trouver les autres dixièmes de l'intérêt et le capital ?

Et vous ne vous étonnez pas que le peuple ouvrier ne se soit pas cabré devant l'audace que vous avez de lui imposer le paiement des sommes gagnées à l'Etat par la finance, la métallurgie et le mercantilisme, sur le marché honneur de cinq années de guerre !

Vous avez eu à cœur d'exonérer le capital parce que c'est vous et vos amis qui le possédez ; mais prenez garde ! La classe ouvrière, facile à dupier et à conduire quand elle ne comprend pas, comprendra quand vous l'aurez affamée, et malheur aux aveugles.

Ah ! vous connaissez, comme nous, la mentalité de l'ouvrier qui fait hardiment la grève pour du pain, mais condamne si facilement la grève du camarade d'à côté quand il n'est pas lui-même intéressé.

Parlementaires discordants, ministres maladroits, malgré votre science, nous ouvriers sans savoir et sans expérience même, mais animés d'un idéal de justice, nous aimons vous voir travailler ainsi. Faites payer toujours la classe ouvrière, opprimez-la toujours, c'est la meilleure façon de lui apprendre à lever la tête et à ériger sa

PROFANE

Le pauvre payera

1.200.000 francs de taxe sur les denrées de première nécessité, voilà ce qu'ont voté les tristes représentants d'un pays, élus du suffrage universel. Il y a là de quoi payer le diable des intérêts de la formidable dette.

En bien ! petits députés et petits ministres, comment comptez-vous trouver les autres dixièmes de l'intérêt et le capital ?

Et vous ne vous étonnez pas que le peuple ouvrier ne se soit pas cabré devant l'audace que vous avez de lui imposer le paiement des sommes gagnées à l'Etat par la finance, la métallurgie et le mercantilisme, sur le marché honneur de cinq années de guerre !

Vous avez eu à cœur d'exonérer le capital parce que c'est vous et vos amis qui le possédez ; mais prenez garde ! La classe ouvrière, facile à dupier et à conduire quand elle ne comprend pas, comprendra quand vous l'aurez affamée, et malheur aux aveugles.

Ah ! vous connaissez, comme nous, la mentalité de l'ouvrier qui fait hardiment la grève pour du pain, mais condamne si facilement la grève du camarade d'à côté quand il n'est pas lui-même intéressé.

Parlementaires discordants, ministres maladroits, malgré votre science, nous ouvriers sans savoir et sans expérience même, mais animés d'un idéal de justice, nous aimons vous voir travailler ainsi. Faites payer toujours la classe ouvrière, opprimez-la toujours, c'est la meilleure façon de lui apprendre à lever la tête et à ériger sa

## Contre l'intervention en Russie

Il nous faut aujourd'hui répondre aux appels lancés par nos frères en révolution. Ils nous demandent notre aide, apportons-leur avant qu'il ne soit trop tard. La gravité de l'heure ne permet pas la discussion sur l'opportunité ou la valeur du bolchevisme ; nous avons à choisir, ou être avec ceux qui se révoltent contre l'oppression capitaliste ou être contre eux.

Les organismes centraux de la classe ouvrière dans des ordres du jour rendus publics, ont approuvé et se sont solidarisés avec les marins de la mer Noire qui ont refusé de servir plus longtemps les intérêts contre-révolutionnaires.

Les hommes politiques qui dirigent le parti (S. F. I. O.) ont interpellé le gouvernement sur ces incidents, ils ont de grands discours, furent engueulés copieusement par les dévotés, et puis... la comédie continuant l'on vota et tout rentra dans l'ordre.

Que valent ces manifestations platoniques, cette phraséologie à caractère éternel. La France républicaine plus que jamais assoiffée de justice, dispensatrice du droit, et, représentante officielle de la civilisation, n'en expédie pas moins en Russie les soldats de l'ordre.

Les politiciens approuvent ce crime et des socialistes comme Thomas, Varenne et autres compères mélangent leur pipi ca démocratique pour essayer d'entretenir ce foyer révolutionnaire qui menaçait de prendre de trop grandes proportions, et cela malgré les apparences.

La flotte anglaise croise dans la Baltique et bombarde toute la côte. Les armées de cette libre Angleterre sont aux ordres de Koltchak. L'Amérique de Wilson, des trusts et des formules humanitaires, fournit, en plus des troupes, les armes et le matériel indispensable aux armées de l'Entente pour faire comprendre à la Russie révolutionnaire qu'elle n'a pas à prendre au sérieux, cette formule « wilsonienne » de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes.

L'Italie elle aussi veut sa part de lauriers dans la monstrueuse agression, et ses canons crachent la mitraille pour essayer de sauver l'ordre capitaliste.

Les profiteurs de la bêtise, de l'ignorance et de la lâcheté du peuple, se groupent de plus en plus fortement ; tous ces faiseurs de guerres, hyènes, fauves de la violence, ont déjà fait face au danger. Tournez vers l'Est ils mettent tout en œuvre pour éviter que ce bon peuple de France cesse d'aimer sa situation d'esclave démocratique.

La contre-révolution en Russie s'appuie depuis longtemps déjà sur les forces de l'Entente organisée politiquement et militairement. Au blocus déclaré dès les premiers jours contre la révolution bolcheviste, et qui a causé une famine telle que des centaines de mille de femmes et d'enfants crèvent de faim, est venu s'ajouter tout un plan de sabotage des transports ferrés.

Dès le mois de mai 1918 le consulat français à Moscou exécuta ce plan avec la complicité d'hommes de confiance, qui, munis de faux-conduits, le consulat voyageaient à travers la Russie, étaient chargés de mettre la poudre éternelle dans les mouvements des locomotives. Les représentants officiels de la France du Droit neurent être fiers de leur œuvre criminelle.

Cette besogne ne donnait pas les résultats attendus, le triumvirat, Clemenceau, Lloyd George, Orlando, et, dans la coulisse le pacifique Wilson (Voilez-vous la face, ô naïfs wilsoniens) établirent le programme de l'intervention armée et, notre gouvernement fut chargé de conduire la danse.

Les masques sont tombés, la malhonnêteté de notre gouvernement est évidente, il n'est plus permis aujourd'hui à qui se réclame d'un idéal de transformation sociale, de prêcher encore la participation aux rouages de ce gouvernement. Tous les pièges tendus à la masse des travailleurs par les représentants du crime et du banditisme international sont maintenant exécutés. Songez à ce que serait cette victoire de la bourgeoisie. Ayant vaincu le prolétariat émané de son joug, il lui serait facile de maintenir sous son autorité, ceux qui, par lâcheté ou faiblesse, se seraient faits les complices du crime de cette bourgeoisie.

Quelle joie pour le capitalisme international. Cette victoire était la consécration ultime de sa puissance. L'armée, l'Eglise et l'Etat sortiraient de là, grandis, plus forts



# Contre le Confusionnisme

# Tribune Féminine

# INITIATIVE

Plus de quatre années d'une horrible guerre qui a entraîné le massacre de millions d'hommes et causé des ruines incalculables, ont créé une situation que de nombreux militants estiment révolutionnaire.

En effet, devant l'importance des problèmes à résoudre, de la désorganisation économique, des charges appelées à retomber inévitablement sur la classe ouvrière, des transformations à opérer pour faire face à de nouvelles conditions d'existence, de l'attitude du parti socialiste, du syndicalisme et des anarchistes pendant la guerre, des révolutions qui sont en cours et qui exigent notre attention, la plupart des militants révolutionnaires sentent le besoin de s'arracher à l'ambiance démoraleuse que nous offre l'aspect des partis d'avant-garde et de se grouper pour se préparer aux luttes futures.

C'est que nous entrons dans une période qui peut être fertile en événements qui seraient utiles à exploiter.

Bien sûr les gouvernements seront obligés de mettre le pays en face de sa véritable situation financière. On nous parle de plus de 20 milliards de dépenses annuelles. Si jusqu'ici, l'on a berné le peuple avec l'indemnité que nous devions arracher au vaincu pour couvrir les frais de la guerre, on commence à lui faire entrevoir que celui-ci étant dans l'impossibilité d'en supporter le fardeau, il faudra que nous comptions sur nous-mêmes pour rétablir une situation particulièrement embarrassée.

Par quels moyens comptez-vous faire rentrer les sommes fabuleuses dans les caisses de l'Etat ? Et sur qui retomberont, en définitive, ces charges que devra supporter le pays épuisé ?

Pour les gouvernements la réponse est facile. Ce sera sur les contribuables.

Pour les représentants officiels de la classe ouvrière le remède à la crise que nous traversons ne peut être obtenu que par la suppression, système Taylor, sans doute, qu'ils définissent par : le maximum de rendement dans le minimum de temps, système très élastique.

Certes, autant qu'eux nous sommes partisans d'une organisation nouvelle du travail, mais à une condition, c'est qu'elle puisse profiter à tous, tandis que dans la situation actuelle la principale bénéficiaire serait la classe bourgeoise qui trouverait par ces moyens l'occasion de rétablir sa position fortement ébranlée.

De là à la collaboration de classes, il n'y avait qu'un pas qui a été vite franchi à la grande joie des gouvernants et de la presse, qui a chanté les louanges de ces travailleurs enfin revenus à une meilleure compréhension de leurs intérêts.

Hélas ! toute médaille a son revers, cette politique qui plaît à beaucoup parce qu'elle dispense de réfléchir et surtout de prendre des responsabilités, a trouvé dans cette même classe ouvrière des adversaires qui ont dénoncé le péril de cette politique de dupes.

C'est qu'ils savent que l'entente est impossible entre exploités et exploités, que les mesures prises pour conjurer la crise retomberont complètement sur les travailleurs, que les quelques réformes que l'on veut leur promettre ne sont qu'une manœuvre destinée à maintenir l'esclavage économique, que la situation ne peut s'améliorer que par des transformations de la classe au pouvoir ne peut et ne veut entreprendre, que jamais situation n'a offert autant de chance de bouleversement social, que la classe ouvrière étant la seule à posséder la possession des instruments de production pour en répartir les produits d'une manière plus rationnelle. Il y a de plus l'influence des événements qui se déroulent en Russie qui ont mis l'espoir au cœur des plus misérables et qui créent des ferment de révolte.

Mais ces militants savent aussi que malgré les preuves de vétusté que nous donne la vieille société bourgeoise, il faudra l'aider à mourir, car elle peut tenir encore longtemps en vertu de la vitesse acquise et des intérêts qu'elle représente qui lui procureront d'acharnés défenses.

Et puis, au lendemain de la Révolution, il faudra reconstruire et pour cette besogne il est nécessaire de jeter, avant l'assaut, les bases, les cadres de la société de demain.

Ils estiment qu'une action coordonnée et active devra être déployée pour obtenir ces révoltes. C'est pourquoi est né le besoin d'une puissante organisation qui s'étendrait sur tout le pays et qui formerait les éléments destinés à remplacer les rouages de l'organisation actuelle.

Jusqu'à ces dernières années on avait bien songé que la C. G. T. serait le moyen qui servirait à opérer cette transformation, mais la guerre a montré qu'elle avait failli au but que s'étaient proposés ses fondateurs, qui voyaient dans les syndicats les cellules de la société à venir.

Quant au parti socialiste inutile d'en parler, son rôle étant purement parlementaire et les réformes qu'il peut réclamer n'étant que des palliatifs, qui sous prétexte de soulager les travailleurs, viendraient au secours du capitalisme aux abois.

Il restait donc les anarchistes, mais ceux-ci ne furent pas indemnes du trouble apporté dans les esprits par la guerre et si les gros des compagnons resta fidèles à l'idéal anarchiste, ils sont encore trop peu nombreux et surtout trop inorganisés pour prendre la place qui leur revient.

De toutes ces causes, l'idée est venue aux militants, trop peu nombreux pour agir efficacement dans leurs pays respectifs, d'une alliance où se rencontreraient les éléments des partis d'avant-garde qui s'entraieraient sur un programme commun.

L'appel lancé par le gouvernement des Soviets de Russie pour la constitution de la 3<sup>e</sup> Internationale a été l'occasion qui a servi à fonder cette orga-

nisation que j'appellerai, le parti des bonnes volontés, mais qu'il est permis de considérer comme devant apporter une dangereuse confusion dans les idées.

Je sais que le nouveau parti renfermera les militants les plus actifs, les plus sincères des organisations révolutionnaires ; qu'il y a des points de contact entre eux, dont les principaux sont : leurs désirs d'une transformation sociale et la suppression de la propriété individuelle. Mais ces traits d'union sont-ils suffisants pour contracter une alliance ?

Si je pense qu'il est possible à tous ces éléments si disparates de s'associer dans certaines conditions déterminées et pour une action de courte durée, je crois en revanche impossible à ces camarades de s'entendre sur un programme commun.

Car n'oublions pas que pour agir efficacement, il est nécessaire d'être unis par des conceptions, des principes identiques, et tel n'est pas le cas ici.

Je défie même les socialistes et les anarchistes d'élaborer un programme où se trouveraient respectées les conceptions de chaque parti. Ce serait vouloir concilier les inconciliables.

Car ou le programme sera à base autoritaire et étatiste, et alors quelle sera la situation des contempteurs de l'Etat et de son fidèle gardien, l'autorité ? Ou ce sera le communisme autoritaire qui dominera et dans ce cas que deviendront les principes étatistes et autoritaires des socialistes ?

Le souvenir de l'hérésie et durant la guerre l'exemple du Comité pour la reprise des relations internationales sont encore trop présents à notre mémoire pour espérer ce rapprochement entre militants qui sont séparés par autre chose que des « questions de chapelles ».

Est-ce que les camarades qui avaient formé ce comité ne venaient pas de tous les horizons politiques ? J'entends de gauche. N'avaient-ils pas décidé de faire abstraction des principes qui les séparaient pour s'entendre et lutter contre le fléau qui dévastait l'Europe ?

Et pourtant, qu'est-il arrivé malgré la belle volonté mise par chacun pour éviter des discussions qui devaient profiter au parti de la guerre ?

Ce qui fatalement devait survenir entre gens qui sont séparés par des idées bien arrêtées, c'est-à-dire la scission. Les anarchistes furent les premiers à comprendre qu'il n'y avait rien à faire dans ce groupement, où se heurtaient des idées différentes.

L'expérience n'est-elle pas concluante de l'impossibilité d'une étroite collaboration, surtout pour un tel déterminé à longue échéance, entre militants de tendances si opposées ?

Entrant dans ce nouveau parti, les anarchistes ne devaient-ils pas faire de telles concessions, abandonner telles parties essentielles de leur programme pour se mettre à l'unisson avec leurs alliés ? Et alors que restera-t-il de celui-ci ? A moins qu'ils ne parviennent à faire prédominer leurs principes.

Dans le cas contraire, il ne leur restera plus qu'à quitter l'organisation où la plupart des mesures adoptées seront en contradiction formelle avec leurs idées.

Pourquoi donc perdre inutilement tout ce temps en discussions inutiles, qui dresseraient en frères ennemis les éléments des différents partis et retarderaient les effets d'une propagande dont le besoin se fait sentir plus fortement que jamais, devant l'attitude rétrograde des uns, réactionnaire des autres et la marche des événements.

Mais s'il y a impossibilité d'un mariage hors nature entre étatistes et adversaires du Pouvoir, autoritaires et contempteurs de l'autorité, serait-ce même celle de Lépine, cela ne veut pas dire que nous devons nous croiser les bras et attendre en fatalistes, que la Révolution arrive. Ce serait une profonde erreur que de s'imaginer qu'elle se fera malgré tout.

Que l'on comprenne bien que si une situation permet tous les espoirs, c'est à la classe ouvrière qu'il faut trouver des individus déterminés à l'exploiter et à prendre des responsabilités.

La guerre a démontré la nécessité d'améliorer les relations entre les groupes anarchistes ; qu'il ne suffisait pas d'avoir des idées, mais qu'il fallait aussi posséder les moyens de les faire prévaloir.

Si, avant la guerre, l'organisation était considérée comme dangereuse pour les idées anti-autoritaires, depuis de nombreux militants ont compris qu'il ne fallait pas craindre les mots si nous voulions donner à notre mouvement l'ampleur et la puissance qui lui reviennent.

C'est pour cela qu'au lieu d'employer un temps précieux dans des discussions byzantines, nous devons travailler à développer la Fédération anarchiste qui devrait étendre ses ramifications sur tous les points du territoire, dont les groupements, tout en conservant leur complète autonomie, collaboreraient à l'œuvre commune de transformation.

Malgré l'estime et la sympathie que j'ai pour certains militants socialistes et syndicalistes, je ne me sens pas le courage de tenter une nouvelle expérience où comme toujours les plus avancés seraient obligés de rogner les parties les plus capitales de leur programme. Je ne me vois pas aujourd'hui œuvrant avec Loriot, Saumoneau et demain dans l'obligation de prendre nettement position contre eux dans les élections.

Quelle force aurions-nous aux yeux de la foule qui nous verrait nous combattre avec tant d'acharnement ?

Que chacun travaille, agisse dans l'organisation qu'il croit devoir être la meilleure. Mais pour moi, adversaire irréductible du pouvoir despotique de l'Etat, je ne saurais m'associer avec ses défenseurs.

Les circonstances pourront nous rap-

La Révolution et les mœurs

IV. — Le charme du logis.

Aux yeux des historiens réactionnaires, la Révolution est chose monstrueuse, horrible. A quoi bon essayer de les en débarrasser ? Peine perdue. Amusons-nous plutôt à exciter leur hypocrite indignation, les rieurs seront de notre côté.

C'est ainsi que je me complais aujourd'hui à comparer la Révolution future à... Néron ! — Quoi ? Néron, ce monstre des monstres, que Tacite nous peint sous des couleurs si barbares ? Parfaitement.

Aurais-je l'audace de prétendre que la Révolution sera aussi sanguinaire, envers son père le Capitalisme, que le fut jadis Néron vis-à-vis sa gaule de mère ?

Rassurez-vous, bonnes gens.

Voici en quoi la Révolution copiera le tyran :

De même que Néron fit brûler tout un quartier de Rome parce que malsain, infect, d'épidémie, — de même la Révolution victorieuse éclairera son triomphe du feu de tous les taudis.

Pendant l'incendie, Néron déclamaient vers et sa silhouette gesticulant, du haut de ses jardins, se détachait tragiquement sur le ciel rouge. Ainsi le peuple dédifié chahutera des hymnes de sa façon, en dansant autour du feu qui ensevelira les masures infectes, témoins de ses misères passées.

Tacite, qui a une dent contre Néron (patricien, il hait le tyran qui dépouilla les nobles et partagea leur or avec le peuple) ne nous dit pas l'empereur, parallèlement à l'exécution capitale et en bloc des taudis, se soucia de les remplacer par des logements confortables ? —

Populo, lui, s'en préoccupa, et pour cause.

Protégez-vous les mains, les copains architectes : c'est alors que vous aurez du pain sur la planche !

Je vous laisse la parole pour ce qui est du style de la maison future : à chacun son métier.

Permettez-moi seulement, soucieuse des mœurs de l'avenir, de vous suggérer ce qui suit : le besoin de liberté s'affirme de plus en plus chez les individus comme dans les masses.

Réservez donc pour les collectivistes les caravansérails modernes, à nombreux étages, à plus nombreux appartements, tous pareils, où les salles à manger se superposent, où les cuisines et les W.-C. coïncident exactement de l'entresol au sixième.

Les libertaires n'en voudront rien savoir ; j'en suis qui aimeraient mieux une hutte au fond des bois !

Pour la communauté libertaire, ce qu'il vous faudra, au préalable, c'est vous freiner la ronde enfantine :

« Chacun sa maison »

« Selon sa façon. »

Que de types en perspective, depuis le gîte du solitaire jusqu'à la maison du groupe d'amis — la famille nouvelle, — sans parler de la maisonnette où l'on pense, à deux, recommencer le monde !

Que de variétés, de fantaisie, de grâce ! Préparez vos plans, architectes. Mais surtout ne craignez pas de faire grand, de faire haut, de faire large. La place ni la matière première ne vous arrêteront plus ; ni le chauffage, puisqu'on ne gâchera plus la houille à forger des munitions !

Faites haut, faites grand, faites large ! Car nous avons tellement étouffé dans ce monde-ci, que nous n'aurons jamais assez d'air pour libérer nos poitrines !

Et remarquez bien, si vous plaît, qu'il nous faut à chacun notre chambre.

Nous sommes-nous assez disputés, pauvres gens, dans nos familles de misère, non pas faute d'amitié, mais tout simplement par suite de l'entassement et de la promiscuité en nos logis insuffisants !

C'est comme cela : les riches, qui généralement se haïssent entre frères et sœurs à cause de l'héritage, vivent en apparence en meilleur accord ; pourquoi ?

Chacun d'eux a son appartement, où nul ne le gêne, où il se fait même monter son repas si une bouffée d'éloigne des sœurs ; que de scènes ainsi évitées !

Le jour où nous aurons, travailleurs, des commodités identiques alors pour nous également, la vie de famille, la vie en commun deviendra supportable.

Dans cette chambre personnelle, nous pourrions aussi recevoir nos amis particuliers, au lieu de les traîner au café.

Sans consulter nos commensaux — cette pièce étant bien à nous — nous pourrions former à notre guise ; ainsi nous nous y plairions ; partant, nous y resterions plus volontiers. Si la compagnie est agréable, elle laisse parfois, et par contraste, la solitude nous est chère.

Elle est, de plus, très profitable, la solitude.

En effet, sauf pour les très fortes individualités, la vie en commun crée un fonds commun de pensées et de sentiments. A la longue, elle finit par établir un niveau commun ; elle nous enlèverait même souvent à lutter côte à côte, mais ce rapprochement ne nous obligerait pas à mettre notre drapeau dans la poche. Et si le succès devait un jour couronner nos efforts communs, nous pourrions pour continuer la lutte jusqu'au triomphe complet de nos conceptions.

Il est temps d'apporter un peu de clarté dans les idées et ce n'est pas en les confondant dans une propagande où se rencontreraient toutes les tendances que nous arriverions à les rendre plus nettes.

C'est par une actions énergique que l'anarchiste de chaque jour que nous éviterons ce confusionnisme qui tend à pénétrer dans nos milieux et à y jeter le trouble.

Assemblons-nous entre camarades sur un programme nettement déterminé et nul doute que si nous savons agir vigoureusement, clairement, nous parviendrons à former une Fédération forte et puissante, qui, le jour de la bataille, saura faire pencher la balance pour l'application de notre communisme anti-autoritaire.

A l'œuvre pour plus de clarté, pour l'organisation de groupements et la transformation sociale.

FRANÇOIS.

mun : chacun sent et pense de même ; C'est la mort de la personnalité.

Il est donc indispensable, pour la valeur propre de l'être humain, qu'il puisse se débarrasser de la collectivité, se ressaisir, être lui-même. Il a besoin de se retirer dans la solitude. C'est ce qu'exprimait avec outrance un ancien :

« Je n'ai jamais été parmi les hommes, dit-il, que je n'en sois revenu moins homme. »

Or, aujourd'hui, que voyons-nous ? Après le travail en commun, la promiscuité continue, dans la famille ouvrière.

Le prolétaire n'est jamais seul ! jamais en tête-à-tête avec lui-même ; il est toujours englubi dans un groupe ;

Résultat : le nivellement, le manque d'originalité, la superficialité des individus.

Quand nous aurons tous, par le logement individuel, la possibilité matérielle d'être seuls plusieurs heures par jour des l'adolescence (époque critique de la formation mentale) — alors seulement l'on pourra voir tout être humain avec son cachet propre, chacun devenant soi-même (et non une copie) et, comme tel, réellement intéressant.

Ainsi seulement chacun, et non plus le privilège, pourra se cultiver et gagner en profondeur, par la réflexion. Alors seulement, nous serons tous de véritables êtres humains et non plus des machines.

Eugénie CASTEU.

Il n'y a pas de camarades qui au cours de discussions sur le communisme, ne se soient entendus dire que ce régime social briserait l'initiative individuelle.

C'est parce que les personnes qui avancent cela croient que, seul, l'appât du gain est générateur de l'activité individuelle.

Je ne nie pas que l'appât du gain ne soit pour quelque chose dans l'activité de certains individus ; mais ce que personne ne peut nier non plus, c'est que, étant donné le milieu social, cette activité s'exerce au détriment des autres, mettons, moins débrouillards.

Ce que personne ne peut nier encore, ce sont les méfaits de l'appât du gain.

N'est-ce pas celui-ci qui détermine le mercant, l'exploiteur, le fourbe, le rampant, le faussaire, l'escroc, le concussionnaire, le voleur (légal et illégal), la prostitution, sous toutes ses formes, le traître, le mouchard, etc. ?

Initiative ! oui, mais dans le sens du mal, parce que, on ne saurait trop le dire, se développant dans un monde pourri, parmi des institutions périmées en égard aux moyens et besoins modernes, « J'ai trouvé la combine ! » « Système D ! » Voilà les principes : l'homme débarrassé par l'ambiance, qui sent les « feuillets » de tout scrupule, en lutte ouverte ou sournoise contre l'homme. La guerre permanente sous l'étiquette mensongère de la paix. Avis aux chercheurs des causes originaires des plus grandes guerres.

L'enseignement officiel est dogmatique, autoritaire, militariste. Obéis ! n'analyse pas ! Le maître, les maîtres de tout acabit, n'admettent pas les réflexions de leurs « subordonnés ». Ils sont les Maîtres qui ne peuvent se tromper, ni nous... Oh non ! pas ça !

Et alors, celui qui est contraint par une force quelconque ou par une absence de volonté, tombe dans l'abject je m'en foutisme, il s'annihile. L'appât du gain est pour quelque chose dans bien des cas, dans cette abdication, cette déchéance individuelle.

Nulle contradiction pour ces faits qui comportent leurs preuves.

Le chaos social économique que nous subissons, en situant les individus, non d'après leurs directives spontanées, mais d'après la situation sociale de leurs parents, étouffe en germe des quantités d'initiatives. Que d'enfants de travailleurs manuels auraient accompli de belles et grandes choses s'ils avaient pu développer toutes leurs richesses !

Quand des fils à papas, crétin (sans reproche) embarrassent les grandes écoles, et s'étiolent, ou se pervertissent, là où ils n'ont que faire. L'honneur des parents s'oppose à ce que leur rejetons ne soient que des ouvriers.

Qui me démentira ?

En résumé : fausse et mauvaise direction des initiatives, ou étouffement d'elles, voilà ce que nous donne le présent.

Voilà les résultats de l'appât du gain et du gain acquis ; abstraction faite des exceptions, lesquelles confirment la règle.

Le communisme a pour objectif économique d'assurer la vie aux membres de la société contre un apport de travail utile ou agréable donné de la part de tous les membres actifs valides.

En quoi le fait d'être nourri, vêtu, logé convenablement et de travailler normalement, peut-il enrayner la pensée et l'action ?

J'estime au contraire que les individus débarrassés des soucis inhérents au chaos actuel, n'étant plus astreints aux labeurs excessifs, pourront beaucoup plus facilement et plus heureusement se livrer aux spéculations de l'esprit, de l'activité.

Les grands producteurs en science, en art, en littérature avaient et ont le couvert assuré.

Où est l'homme de travail qui dira : je pose la plume, le ciseau, le pinceau, je cesse mes recherches, parce que je viens d'apprendre que le charbon, le tailleur, le cordonnier, etc., pouvaient satisfaire tous leurs besoins physiques, intellectuels et moraux ! Il n'existe pas, pour la raison que l'Homme vraiment veut cela. Car sans cela il n'est que lâche, hideux, misère, malaises, malades, désordres, crimes : guerres.

Le communisme dispensant à tous et à toutes l'instruction à tous les degrés et chaque élève recevant suivant ses dispositions et ses capacités mettra chacun à sa place ; seule façon d'obtenir un rendement parfait. Que d'éclosions d'initiatives dans un monde ainsi régénéré.

Ce ne sera plus l'appât du gain qui sera le moteur des activités, des initiatives. Ce seront des objectifs plus élevés plus nobles ; le goût du bien faire, la passion du mieux. Le besoin de mouvement orienté, enfin, vers la vie, vers le beau, vers le bien.

TRAITÉS

Il eut une mauvaise presse de ce côté l'Allemand Beihmann-Hollweg lorsqu'il déclara que les traités étaient des chiffons de papier.

Parlât-il subjectivement ou objectivement ?

Ce que sent, ce que pense un ministre nous importe peu ; nous savons ce que vaut une conscience ministérielle. Et la conscience de ceux qui l'ont tant injurié ne vaut pas mieux que la sienne.

Mais il avait établi une vérité historique, et voit surtout son crime. Il est vrai qu'il ne pensait pas sans doute que son avis sur les traités serait livré au public.

Encore une fois, ne nous occupons pas de ce que ce bonhomme pensait ou ne pensait pas.

Objectivement a-t-il dit vrai ? Ceci seulement nous intéresse.

J'ai déjà répondu à cette question en écrivant que Beihmann avait établi une vérité historique. En voici des preuves.

« Rien n'a jamais été fait plus complètement en défit des conventions de ce qu'on appelle le droit international. Nous considérons que c'était judicieux, nécessaire et profitable ; nous avions la force de le faire ; par conséquent nous le fîmes. En avons-nous honte ? Non, nous en sommes fiers. Et comme cela doit paraître d'une dégoûtante hypocrisie aux autres nations de nous entendre discuter sur le droit international ! » (Murray Stewart, commandant, écrivain militaire anglais. Approbation rétrospective de la saisie de la flotte danoise en 1807.)

« C'est au papier européen que tombent finalement tous les traités... Ceux qui voudraient que l'on respectât les traités sont des gens dangereux... Espérons qu'on n'en verra plus. » (Même Murray)

« N'oublions pas qu'à la guerre il n'y a pas de loi internationale et que la richesse non protégée sera saisie partout. » (Référé 14 novembre 1909)

« A certains moments, et surtout pendant la guerre il ne faut pas avoir le respect absolu de tous les traités. » (Voilin, Chambre des députés) Ce à quoi de Pomereu a répondu : « C'est la liberté des chefs de papier. »

« Il n'y a pas de contrat en temps de guerre. » (Général Lyautey, ministre de la Guerre)

Remarquons que pour ces deux dernières citations il s'agit de traités, de traités, entre gens du même pays.

Rappelons pour mémoire le traité d'Alger, nos « droits » au Maroc !

Ainsi que la célèbre menace de Briand contre les chemins de fer. « Si m'avait fallu aller jusqu'à l'illégalité, j'y serais allé. »

Evidemment, et tous y vont.

Un traité de vainqueur à vaincu, ressemble à un contrat entre un patron riche et un ouvrier misérable.

Ce ne sont pas des traités mais des conditions imposées par une force. Que l'axe de cette force se déplace, et nous avons le chiffon de papier : Tu m'as eu, je l'ai eu.

Même les traités entre égaux ne peuvent être de longue durée parce qu'il y a évolution, transformation incessante et déplacement d'intérêts.

Comment pourraient-ils être vraiment sincères les traités, les traités, entre, ou dans ces forêts de Bondy que sont les nations actuelles ; rivalités, haines, antagonisme, jalousie, écrasement partout des faibles par les forts.

« Dans tout marché, me disait un jour un négociant, il y a un dupeur et un dupé, il faut s'efforcer d'être l'un et pas l'autre. »

Et il en sera de même tant que durera le régime cher à tous les Klotz et autres Pichon de tous les carrefours mondiaux.

V. LOQUIER.

LA PLAIE DU SYNDICALISME

Depuis plus de trois semaines, les travailleurs de la Métallurgie sont en grève. Ils faut dire vite qu'ils sont vraiment tenaces, car, jusqu'à ce jour, aucune défection n'est venue briser l'espoir qu'ils ont d'obtenir gain de cause.

Le mouvement a pris naissance dans la région parisienne, puis a gagné la province, et malgré l'opposition de certains manitous, il menace de se généraliser.

Les gars des métaux ont déserté les usines pour l'application de la journée de huit heures et pour l'augmentation des salaires. Mais s'ils eurent pris contact et que d'accord avec leurs délégués ils eurent examiné la situation, ils se rendraient vite compte que la question était toute différente de ce qu'ils avaient cru et que la solution du problème économique et social, qu'avait une acuité plus aiguë, plus pressante la guerre a posé, devait être portée sur un tout autre terrain.

C'est pourquoi ils réclamèrent la démobilisation, le retrait des troupes qui combattent contre les bolchevistes et la libération des prisonniers.

Pour mener cette vaste et grave action si grosse de conséquences on pensait compter sur ceux qui sont à la tête des organisations ouvrières. Mais ceux-ci ne marchèrent pas, aussi grande défection parmi les grévistes et aussi grande colère.

N'était-ce pas contre les chefs syndicalistes que le mouvement était dirigé, n'était-ce pas contre le contrat, contre le pacte d'union sacrée et d'exploitation intensive signé entre les dirigeants des organisations ouvrières et patronales ?

La leçon de mai 1918 n'avait pas été suffisante pour tous les ouvriers des Métaux, en ce qui concerne leurs fonctionnaires. Beaucoup avaient encore la naïveté de croire en la sincérité de ceux, qui en profitèrent pour les duper à nouveau, en signant le fameux contrat, cause initiale des conflits d'aujourd'hui.

Je suis bien convaincu que la presque unanimité des exploités ne peut juger les néfastes conséquences de la nouvelle orientation du syndicalisme.

Ils sont excusables, les nouveaux venus à l'organisation car ce ne sont certes pas les fonctionnaires *paix sociale* qui les mettraient en garde contre le danger que court présentement le mouvement révolutionnaire ouvrier, puisque, au contraire, tout fut mis en œuvre par eux pour arriver à ce résultat : *fiasco*, l'emploi

ce terme avec connaissance de cause. Etant bien convaincu, d'autre part, que le tempérament français ne saurait s'accommoder encore bien longtemps avec de telles mœurs qui sont la négation même de la lutte de classe et du programme révolutionnaire de la C. G. T. d'avant-guerre.

C'est, en effet, la reconnaissance officielle du principe de domesticité et de servitude de la classe ouvrière. C'est en un mot passer de la lutte de classe à la collaboration des classes. C'est livrer l'ouvrier pieds et poings liés au patronat.

Les décisions des Congrès, les bases fondamentales du syndicalisme, tout cela disparaît, grâce à une poignée d'individus, corrompus par le fonctionnarisme, devenus des privilégiés qui se croient vraiment, tellement est grande leur suffisance, indispensables.

Nous sommes loin des principes du syndicalisme français d'avant-guerre élaborés, discutés et adoptés par maints congrès nationaux et où il était dit :

« Le syndicalisme poursuit la suppression du patronat et du salariat, la disparition de l'exploitation de l'homme. »

Tout maintenant n'est que chimères, fousaises pour nos pontifes de la C. G. T., qui se sont érigés en maîtres.

Piètres conducteurs des malices !

De rienement en rienement, on en arrive fatalement aux plus abjectes trahisons. Avons donc jusqu'à ce jour nous fîmes beaucoup trop scrupuleux, beaucoup trop tendres pour de tels assagissements.

Il nous faut donc encore une fois dénoncer la plaie du syndicalisme, qu'est le fonctionnarisme *inamovible*.

Nous reviendrons sur ce sujet. Qu'il nous soit permis de dire à nos bons amis de province et de Paris qui ignorent ce qui se passe que déjà les profiteurs du syndicalisme ont eu plusieurs avertissements sans frais. Que l'on est bien décidé à ne pas se laisser faire plus longtemps et à débarrasser le syndicalisme de ces trahisons... et de ce danger rongeur qu'est le fonctionnarisme syndical.

THUILIER.

## NOTE IMPORTANTE

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en mandat plus le port et la recommandation.



Le gerant, JOURNÉ.

Imprimerie spéciale  
du « Libertaire »  
69, bd de Belleville.